

Jean-Claude Brochu à Charles Juliet Tombeau à Charles Juliet

Jean-Claude Brochu

Number 111, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brochu, J.-C. (2006). Jean-Claude Brochu à Charles Juliet : tombeau à Charles Juliet. *Moebius*, (111), 121–124.

Tombeau à Charles Juliet

En feuilletant il y a quelques années l'album *Univers d'écriture*, où sont rassemblées des photographies de bureaux d'écrivains avec leurs commentaires en regard, j'ai été saisi par votre interdiction de séjour : vous n'arriviez pas, écriviez-vous en substance, à vous tenir dans cette pièce. Comme si l'amitié nombreuse des livres tout autour faisait d'abord de vous un imposteur. Comme si, sans le vouloir, elle vous rejetait, vous aussi, jusqu'à votre vieux fond d'illégitimité. Vous n'étiez pas fondé en quoi que ce soit, vous demandant un peu trop souvent : Ai-je le droit de mettre la littérature au centre de ma vie, d'en faire autre chose qu'une béquille pour marcher vers la consolation d'un enfant abandonné ? Rien ni personne ne vous destinerait, encore moins les livres, à être ici ou ailleurs. Vous n'étiez pas vraiment à votre place parmi eux – juste à côté, entre les plats ou sur la couverture ; de toute façon, vous n'aviez pas de place. J'aime à penser qu'à cette époque du bureau impossible vous n'aviez pas commencé l'écriture de *Lambeaux* et ressuscité votre mère, qui lisait la Bible comme la mienne – que je n'ai pas connue longtemps – écrivait des lettres. Cette épreuve de votre bureau revenait alors à un portrait avec figure absente : votre mère n'en avait pas encore franchi le seuil et la « grotte » pour écrire, disiez-vous, était dans la cuisine...

Ma mère m'a laissé à la pouponnière ; je l'ai retrouvée pour mes quarante ans, en 2001, quatre ans et demi avant sa mort. Votre mère, que vous n'avez jamais connue, est entrée à l'hôpital quand vous n'aviez qu'un mois ; elle y mourra huit années plus tard. Après des années (quarante

ou cinquante) à vous demander de qui vous veniez, votre enquête a fini par vous apprendre que votre mère était belle, même si elle était toujours triste, trop consciente de n'être rien. Qu'elle aimait l'école et les livres. Qu'elle connaissait la crainte de ne pas orthographier correctement les bons mots placés dans le bon ordre. Que son père avait été plus ou moins absent. Que, sans amie, elle parlait à qui l'écoutait et qu'elle avait passé du temps dans les églises. Qu'elle dormait mal, avait le goût de la mort. Ma mère aussi. Elles avaient d'ailleurs le même regard. « Un regard qui palpe et interroge, sonde et caresse, pénètre et étreint, cherche à savoir qui est l'autre, ce qu'il pense, comment il endure sa vie. » Un regard qui se promenait du dehors au dedans des êtres, en chiasmes, avant d'aboutir à la fraternité.

Deux femmes et deux enfants ont été coupés des premiers objets de leurs amours. Grossesse avant le mariage ou tentative de suicide, crèche ou hôpital psychiatrique, c'était la même séquestration, la manière forte, avec les corvées domestiques, les rares visites, le silence, l'oubli, la honte de l'entourage, la culpabilité face à la faute et aux enfants délaissés. Pas surprenant que votre mère ait tenu un journal. La mienne n'en écrivait pas, mais c'est tout comme. Elle lui substituait des lettres écrites sans préméditation qu'elle me télécopiait aussitôt. Ma qualité de fils unique m'imposait comme destinataire : j'étais le seul qu'au nom de ses défaites elle pouvait vouer à devenir pleinement lui-même. J'avais trouvé mon destinataire, et tous les mots que j'aurais pu en attendre se sont rendus jusqu'à moi.

Vous avez décidé (au début des années quatre-vingt) de ne plus refuser votre enfance à votre écriture, confiant en premier lieu que la séparation avait fait de vous un nourrisson difficile, toujours en pleurs, avec un nouveau prénom choisi un peu au hasard par votre famille d'accueil. Vous ne deviez pas ce faux prénom à des religieuses sans regards sur des enfants du péché qu'elles tenaient à bonne distance de leur poitrine pour ne pas y réveiller un quelconque instinct maternel, dans des crèches où

couraient le scorbut, la pyodermite, etc. Ces clichés-là, en dépit de l'atmosphère lénifiante des musées qui les exposent, sont difficiles à regarder. Au fil de cette quête de vos origines, j'imagine bien cependant votre joie de vous découvrir enfin une ressemblance avec quelqu'un. Vous avez probablement constaté que les photographies de votre mère assise, à certains âges, vers dix ou onze ans peut-être, pourraient se superposer aux vôtres : l'avant-bras à la même place, un peu pendant à l'intérieur de la cuisse droite ; quelques taches de son au visage ; la même vague sur le front. Puis vous vous êtes soudain senti coupable. L'effondrement de cette enfant surviendrait à votre naissance. J'ai pensé qu'elle buvait par ma faute. Elle m'avait répondu vouloir « se noyer ». Se dissoudre dans l'eau-de-vie pour fusionner à nouveau ? Un tel commencement, vous le savez mieux que moi, prédispose aux métiers de soignants : « Médecin, enseignant, écrivain. » Médecin ? Trop peur du sang. Écrivain ? Peut-être un jour... Professeur de lettres donc, atteint du syndrome de vouloir tout expliquer et insatiable de livres décevants qui « ne réussissent pas à [me] détourner de la lecture », trop occupé que je suis à chercher hors de moi, quand je devrais peut-être tenter de l'écrire, le livre qui me recouvrirait en entier.

Vous avez voulu apprendre à écrire pour le consacrer plutôt à votre mère, cet essai de livre définitoire ; pour tracer vos deux portraits au vocatif (toi, la mère, et toi, l'enfant) dans un récit en deux parties. Vous n'aurez jamais été aussi proches qu'ainsi couchés côte à côte sur le papier. Sur les panneaux de ce diptyque, la répétition des mêmes formulations fait coïncider vos deux figures au moment de rabattre les pages l'une sur l'autre et éprouve la justesse de votre voix : l'identité ne saurait se décliner autrement que par ces « mots montés du murmure intérieur ». J'ai observé que votre syntaxe suit plutôt un rythme binaire, souvent de détresses et d'enchantements en parallèle comme dans la vie et peut-être à l'image de vos existences emmêlées. « Cette crise de larmes a été causée autant par une frayeur rétrospective que par la joie folle d'avoir entrevu ce à quoi tu avais échappé. » Vos

énumérations fréquentes, des appositions en fait, suggèrent les difficultés d'un homme qui cherche à se cerner de mieux en mieux. Venir au monde n'avait pas d'abord été une bonne chose. Écrire non plus. Mais l'écriture vous a permis de vous approprier quelques lambeaux de votre être et de résoudre en partie cette incarnation problématique. J'ai l'impression qu'avant d'écrire votre mère, vous ne pouviez faire ou être assez, les autres attendant toujours plus de vous. Peut-être étiez-vous vaincu d'avance par « un trop grand désir de bien faire » pour être aimé. Depuis, j'ose croire que vous acceptez mieux votre mesure dans l'ici-maintenant. En lisant et en écrivant, vous participez désormais de votre mère. Cela suffit. Il fallait naître de quelqu'un avant de s'enfanter par les mots.

Vous avez donc reçu quelque chose. Une faim de livres à apaiser. Vous lui auriez écrit pour reconnaître ce que vous lui devez, à votre mère, la « source » en amont de tous les livres. C'est d'elle qu'il fallait écrire avant d'écrire de soi. Maintenant qu'elle figure en bonne place dans votre bibliothèque, recrée dans son histoire et dans votre récit, qu'elle vous a rendu digne de la littérature nourricière, maintenant qu'elle a transformé le bureau en grotte, vous semblez y être chez vous, à l'aise pour des heures pleines de temps aboli. La main maternelle aurait reconduit l'enfant perdu vers lui-même, et moi, je ne désespère pas tout à fait de le suivre un jour hors de la cuisine.

Jean-Claude Brochu